

## VOYAGE

DE KRUSENSTERN

AUTOUR DU MONDE. (1803 A 1806.)

Le peu d'extension du commerce extérieur de la Russie avait été long-temps l'objet des méditations du capitaine Krusenstern. Ayant servi dans la marine anglaise de 1795 à 1799, l'importance du commerce anglais aux Indes et à la Chine éveilla singulièrement son attention; il ne lui parut pas impossible de voir sa patrie y prendre part. Il fit en conséquence deux voyages dans ce pays, et à son retour en Russie, il présenta un mémoire au ministre de la marine sur l'avantage que l'on retirerait en allant directement des îles Aléoutiennes, et de la côte nord-ouest de l'Amérique à Canton, et indiqua les moyens d'y parvenir. Ses idées obtinrent l'approbation du ministre, qui les communiqua au comte de Romanzov, ministre de la marine, ce dernier mit le plus vif intérêt à faire exécuter l'entreprise, qui par sa nouveauté, aurait pu rebuter un homme

moins ami du bien public. L'empereur Alexandre toujours porté à favoriser ce qui peut être utile et honorable à la nation qu'il gouverne, agréa le projet, et chargea M. de Krusenstern du commandement de l'expédition. Elle fut composée de deux vaisseaux que l'on acheta en Angleterre. Ils furent nommés la *Nadiejeda* (*l'Espérance*) et la *Néva*. Le commandement de celui-ci fut donné à M. Lisianskoï. Il fut décidé qu'un ambassadeur s'embarquerait sur la *Nadiejeda* pour essayer de former des liaisons d'amitié avec le Japon; le choix tomba sur M. de Resanov, chambellan de l'empereur et membre de la compagnie russe du commerce de l'Amérique. On prit à bord, pour les ramener dans leur pays, des Japonais qui avaient fait naufrage en 1796, sur les îles Aléoutiennes, et qui depuis 1797 demeuraient à Irkoutsk. Des savans tels que M. Tilesius et M. Langsdorf naturalistes, et M. Horner, astronome, accompagnèrent M. de Krusenstern.

On fit voile de Cronstadt le 7 août 1803. L'équipage de la *Nadiejeda* était composé de quatre-vingt-cinq personnes, celui de la *Néva* de cinquante-quatre. Après une relâche de plusieurs jours à Copenhague, on passa le Sund le 8 septembre; le 25 on débouqua du Pas-de-Calais; le 18 octobre on eut connaissance de l'île de Ténériffe; on s'y approvisionna de vin et de viande fraîche;



le 21 décembre on laissa tomber l'ancre dans le port de l'île Sainte-Catherine, sur la côte du Brésil. Quand on fut à la hauteur du cap Horn, les coups de vent se succédèrent avec une violence extrême; ils étaient accompagnés de grêle et de neige, quoique l'on fût à la fin de l'été de ces régions. Le 5 mars 1804 on entra dans le grand Océan. Le 6 mai on aperçut les îles Marquésas, et le 6 on mouilla dans le port d'Anna Maria de l'île Noukahiva.

On avait été bien surpris de découvrir une pirogue hisser un pavillon blanc, en se dirigeant vers la *Nadiejeda*. Ce signal de paix fit soupçonner la présence de quelque Européen; effectivement il s'y trouvait un Anglais; mais au premier coup-d'œil il fut impossible de le distinguer des Indigènes dont il avait entièrement adopté le costume. « Il me montra, dit M. de Krusenstern, le certificat de deux capitaines américains qui attestaient sa bonne conduite et les services qu'il leur avait rendus; j'acceptai les siens avec plaisir, car j'étais fort content de rencontrer un aussi bon interprète dans un pays dont j'ignorais entièrement la langue. Cet Anglais, nommé Roberts, était à Noukahiva depuis sept ans, et en avait passé deux à Santa-Christina. Il nous avertit de nous défier d'un Français nommé Joseph Cabrit, qui ayant déserté d'un navire anglais, vivait

aussi à Noukahiva depuis plusieurs années; il nous le dépeignit comme son ennemi mortel, qui employait tous les moyens possibles de lui nuire auprès des insulaires, et avait même attenté plusieurs fois à sa vie. Est-il possible que la haine des deux nations l'une contre l'autre se montre même en ces lieux séparés de l'Europe par la moitié du globe!

Les Russes vécurent en très-bonne intelligence avec les Noukahiviens; elle faillit à être rompue d'après un faux bruit qui courut que le roi avait été retenu à bord de la *Nadiejeda*. La vérité ayant été reconnue, les relations amicales se rétablirent.

Un des lieutenans de M. de Krusenstern, en explorant la côte occidentale de Noukahiva, découvrit un beau port qui serait bien préférable pour les vaisseaux, à celui d'Anna-Maria, tant pour la facilité de l'aiguade, que pour l'avantage d'être protégé par une barrière de rochers escarpés, contre toute tentative de surprise de la part des habitans; son seul inconvénient est d'avoir une entrée étroite. Ces insulaires ne le désignant par aucun nom particulier, on lui donna celui de l'amiral Tchitchagov. Le 18 mai on quitta Noukahiva.

M. de Krusenstern observe que le groupe des îles Washington, dont Noukahiva fait partie, n'offre de même que les Marquésas qui en sont



voisines, que peu de ressources aux navigateurs pour les vivres. Les seules choses que l'on peut espérer d'y trouver, sont le bois et l'eau; encore a-t-on besoin du secours des insulaires pour se les procurer, à cause de la violence du ressac; les naturels le traversent à la nage avec une facilité qu'un Européen admire sans pouvoir l'imiter. Mais le travail des Européens, indépendamment de la difficulté, peut aussi devenir dangereux, parce que le moindre mouvement parmi les insulaires couperait toute communication avec le bâtiment aux hommes qui seraient à terre, et ces tumultes sont toujours à craindre, le plus léger malentendu suffit pour les exciter.

Les habitans de Noukahiva ont paru à M. de Krusenstern, appartenir à une des plus belles races d'hommes que l'on puisse imaginer. Il partage à cet égard l'opinion de J. R. Forster, compagnon de Cook, qui regardait les Mendoçains comme les insulaires les mieux faits de tous ceux du grand Océan. Cette beauté physique n'y est pas, comme dans d'autres archipels, un privilège réservé par la nature aux Eris, elle est ici, à peu près sans exception, le partage de tous. Une plus grande égalité dans la division des propriétés peut y contribuer. Les Marquésans connaissent peu l'usage du cava, cette boisson enivrante si pernicieuse pour la santé.

« Les femmes sont en général très-belles; leur tête surtout est admirable; elles ont le visage plutôt rond qu'ovale, de grands yeux brillans, le teint fleuri, de très-belles dents, les cheveux bouclés naturellement; elles les attachent avec beaucoup de goût par un ruban blanc qui leur sied à merveille; enfin leur couleur est plus claire que celle des femmes des autres archipels. Toutefois on peut trouver que leur taille n'est pas bien prise; elles sont ordinairement petites et ne se tiennent pas bien; leur démarche est mal assurée et comme trainante. Leurs idées sur la beauté doivent être fort différentes de celle des nôtres, car autrement elles s'étudieraient davantage à cacher ces défauts, que les compagnons de Mendoza et Marchand n'ont pas aperçus ou n'ont pas voulu voir. Un morceau d'étoffe de grandeur médiocre dont elles s'enveloppent fort négligemment, couvre assez mal leurs beautés et leurs imperfections. D'ailleurs on chercherait en vain chez elles cette expression aimable et douce, qui éclate dans les yeux des Taïtiennes et des Ovaïhiennes; elles montrent une effronterie qui, pour des hommes doués de quelque délicatesse, détruit l'effet de leurs charmes.

« Parvenus à l'âge viril, les Noukahiviens se tatouent le corps avec une perfection qui, nulle part, n'est portée à un si haut degré. C'est une



véritable peinture composée de diverses couleurs. Le roi, le père du roi et le grand-prêtre étaient tatoués de la tête aux pieds; c'est peut-être une prérogative de leur dignité; les cheveux avaient même été rasés sur quelques parties de la tête, pour qu'elles pussent être ornées de la même manière. Les femmes ne sont tatouées qu'aux mains, aux bras, au lobe de l'oreille et aux lèvres. Les hommes de la classe inférieure sont beaucoup moins tatoués que les grands, quelques-uns même ne le sont pas du tout; il paraîtrait donc que cette parure est un apanage des gens de distinction.

« La croyance aux sortilèges est universelle; ces insulaires s'imaginent que l'on peut, par des malélices causer la mort d'une personne à laquelle on en veut. On tâche de se procurer de la salive, de l'urine, ou des déjections de son ennemi; on y mêle une certaine poudre et l'on enferme le tout dans une bourse tressée d'une manière particulière que l'on enterre. L'effet du sort ne tarde pas à se manifester sur l'individu qui en est l'objet: il tombe malade, s'affaiblit graduellement, et meurt invariablement au bout de vingt jours. Mais parvenu même au dix-neuvième, il peut encore échapper à sa destruction inévitable en donnant à son adversaire ou un cochon ou un objet de prix; alors la bourse est déterrée et les

symptômes funestes cessent aussitôt. Le malade se rétablit, et en peu de jours il est complètement guéri. Les deux Européens croyaient à ce sortilège des prêtres, qui est connu sous le nom de *Kaha*.

« Roberts, dit M. de Krusenstern, me parut un homme d'un esprit exalté et d'un caractère indécis; mais il avait du bon sens et n'était pas méchant. Il était parvenu, au milieu de ce peuple sauvage à s'acquérir la considération qu'on obtient aisément avec du jugement et de la réflexion. Il avait même obtenu plus de crédit que le guerrier le plus distingué; il était devenu particulièrement nécessaire au roi. Je ne doute pas qu'il n'ait pu opérer plus de bien dans cette île que le missionnaire Crooks, que Wilson avait laissé dans le grand Archipel. L'unique but de celui-ci était d'y répandre le christianisme: mais il ne remarquait pas qu'il faut commencer par faire de ces insulaires des hommes à-peu-près civilisés avant de songer à les rendre chrétiens. Roberts me semblait plus propre que Crooks ou tout autre missionnaire à effectuer, par son exemple, par son habileté et par l'estime générale dont il jouit, ce changement si désirable. Il s'est bâti une jolie maison, il possède un terrain qu'il cultive avec beaucoup d'intelligence; il ne cesse d'y faire des améliora-



tions ; enfin , de son propre aveu , il mène une vie heureuse et tranquille. Une seule idée le tourmente , c'est de vivre parmi des cannibales , chaque guerre le fait trembler. Je lui proposai de le conduire aux îles Sandwich , d'où il trouverait facilement une occasion d'aller à la Chine ; il ne put se résoudre à quitter sa femme qui venait de lui donner un fils. »

« Si nous n'eussions pas rencontré dans cette île Roberts et Cabrit , nous eussions emporté l'idée la plus favorable de ses habitans ; ils nous avaient constamment montré des égards , de l'obligeance et de la prévenance. Peut-être faut-il attribuer cette conduite à la crainte de nos armes à feu , et à l'espoir d'une récompense ; mais pourquoi chercher des motifs ignobles à des actions qui nous paraissaient louables de la part de peuples si peu familiarisés avec les Européens ? Cependant les deux que nous y avons vus se sont accordés à dire que les Noukahiviens sont dépravés et cruels , et sans en excepter même les femmes anthropophages ; ils nous ont assuré que leur air de gaieté et de bonté , bien loin de leur être naturel , n'est chez eux qu'un masque perfide , et que l'espoir du gain et la crainte les ont uniquement empêchés de donner un libre cours à leurs passions féroces. Ces Européens décrivirent , comme témoins oculaires des scènes horribles qui avaient

fréquemment lieu chez ces insulaires , surtout en temps de guerre ; ils nous racontèrent avec quelle rage ces barbares tombent sur leur proie , lui coupent la tête , sucent avec une affreuse avidité le sang qui découle par une ouverture qu'ils lui font au crâne , et achèvent ensuite leur détestable repas. Les deux Européens qui nous ont fait ces récits , étaient ennemis jurés et cherchaient en se dénigrant et se calomniant réciproquement à se mettre plus en crédit dans notre esprit ; cependant ils ne se sont jamais contredit sur ce point. Roberts , avouant même que jamais son adversaire n'avait mangé sa part d'une victime humaine , imprime à ces rapports un plus grand caractère de vraisemblance ; d'ailleurs d'autres indices les ont confirmés. Chaque jour les Noukahiviens nous apportaient une quantité de crânes à vendre ; leurs armes étaient ornées de cheveux ; et des ossemens humains décoraient une grande partie de leurs meubles. Ils nous faisaient aussi connaître par leur pantomime leur goût pour la chair humaine. Toutes ces particularités se réunissent malheureusement pour prouver qu'ils sont anthropophages ; et ce qu'il y a de plus révoltant c'est que dans les temps de famine ils tuent de sang-froid les femmes , les enfans et les vieillards , et se repaissent de leur chair.

« Ils nous ont prouvé qu'ils étaient inaccessi-



bles au plus léger sentiment d'humanité. Pendant notre séjour parmi eux, nous avons fait notre possible pour leur inspirer de la reconnaissance ou au moins de la bienveillance; néanmoins, au moment de notre départ, le bruit se répandit qu'un de nos vaisseaux avait échoué. En moins de deux heures les insulaires, armés de massues, de haches et de lances, se rassemblèrent en grand nombre sur la côte vis-à-vis de nous. Nous ne les avons pas encore vus dans cet appareil de guerre. Ils ne pouvaient avoir d'autre dessein que de nous dépouiller et de nous massacrer. Le Français Cabrit qui vint aussitôt à bord de la *Nadiejeda*, nous avertit des projets hostiles des insulaires. Il résulte de ces faits que les Noukahiviens sont des sauvages qui ne connaissent d'autre jouissance, que celle de satisfaire leurs besoins physiques, et qu'ils forment peut-être la race la plus vicieuse qui existe sur la terre.

Le 18 mai les deux vaisseaux firent voile pour les îles Sandwich; le 7 juin l'on eut connaissance d'Ovaïhy. Bientôt des pirogues se détachèrent de l'île, elles n'apportaient qu'une bien petite quantité de provisions, ce qui contraria beaucoup M. de Krusenstern qui était pressé de continuer sa route pour le Kamtchatka. L'astronome M. Horner calcula que la hauteur du Mona-Roa, le mont le plus élevé de cette île, était de 2254

toises au-dessus du niveau de la mer; une partie de sa masse est ordinairement enveloppée de nuages. Cabrit s'était embarqué sur la *Nadiejeda*; quoiqu'il possédât parfaitement la langue de Noukahiva, il ne put se faire entendre des Ovaïhiens et ne les comprit pas. Cependant le fond de l'idiome de ces deux peuples est le même. Peut-être une différence dans la prononciation empêcha-t-elle les interlocuteurs de se comprendre mutuellement.

On ne put se procurer à Ovaïhy des vivres comme on s'en était flatté. Les insulaires refusaient en paiement de belles haches, des couteaux, des ciseaux et même des pièces d'étoffes entières et des habillemens complets; ils voulaient absolument un grand manteau de drap, propre à envelopper un homme de la tête aux pieds; on n'était pas en état de le leur fournir. « Quel changement prodigieux, s'écrie M. de Krusenstern, s'est opéré dans cette île pendant le court espace de quinze ans! Tiana, dont il a été question dans la relation de Meares, s'informait à Canton en 1789 du prix des marchandises, en demandant quelle quantité de fer on exigerait pour tel ou tel objet, tant ce métal lui semblait précieux, après une année de fréquentation avec les Européens. Maintenant le fer est tellement tombé de valeur à Ovaïhy que les insulaires font



à peine attention aux outils les plus nécessaires ; il leur faut actuellement , pour les satisfaire , quelque chose qui flatte leur vanité.

Comme la saison avançait , M. de Krusenstern résolut de partir au plutôt pour le Kamtchatka , afin de pouvoir aller au Japon dans le courant de l'année. Le capitaine Lisianskoï , qui ne devait pas visiter cet empire , n'avait pas de motif de quitter sitôt Ovaïhy ; en conséquence il prit le parti de séjourner pendant quelques jours dans la baie de Karakakoa. Le 10 juin les deux bâtimens se séparèrent , et la *Nadiejeda* fit voile au nord ; le 14 juillet on aperçut le Kamtchatka , et le lendemain on laissa tomber l'ancre dans le port de Saint-Pierre-Saint-Paul.

Le général Kochelev était alors gouverneur du Kamtchatka ; il aida de tout son pouvoir la prompte expédition de la *Nadiejeda* , qui avait besoin d'être dégréée , et dont toute la cargaison fut déposée à terre , parce qu'il y avait beaucoup d'objets destinés pour le pays. Le 6 septembre , tout étant prêt , on mit à la voile.

Durant tout le temps de la relâche , on avait constamment été enveloppé d'une brume épaisse accompagnée d'une pluie fine : ce temps continua pendant les dix premiers jours de la navigation ; enfin le soleil se montra , seulement pour quelques heures ; on l'attendait avec une grande im-

patience , pour sécher les lits et les vêtemens imprégnés d'humidité ; le 11 il plut abondamment et le vent souffla de l'est avec impétuosité : ce fut bientôt une tempête ; elle fut au plus haut degré de violence à cinq heures après midi ; elle diminua un peu vers minuit ; mais elle ne cessa entièrement que le lendemain matin. Pendant la tourmente le bâtiment avait fait eau à un tel point , qu'il fallut pomper sans interruption ; cependant il avait été calfaté soigneusement au Kamtchatka , ce qui donna lieu de supposer que la voie d'eau se trouvait sous le doublage en cuivre , conjecture qui fut vérifiée depuis. On vit dans la journée des baleines et beaucoup d'oiseaux aquatiques et terrestres : plusieurs exténués de fatigue venaient se reposer sur les manœuvres , et se laissaient prendre à la main. « Gore étant dans le parallèle de 45 degrés , où nous nous trouvions alors , dit M. de Krusenstern , avait aperçu également un grand nombre d'oiseaux qui lui firent soupçonner qu'il n'était pas loin des Kouriles.

On chercha inutilement des îles placées sur plusieurs cartes à l'est du Japon. Cette tentative vaine , rapprochée de celles de plusieurs autres navigateurs , prouva qu'elles n'existent pas au moins dans les parages où on les indique.

L'on a représenté les mers voisines du Japon



comme extrêmement orageuses ; les Russes reconnurent la vérité de cette observation. A peine ils furent engagés dans le détroit Van-Diemen, au sud de cet archipel, qu'ils éprouvèrent des coups de vent très-forts. Le 28 septembre à midi l'on aperçut pour la première fois les côtes du Japon ; le 29 à minuit une tempête éclata, le vent soufflait du nord-est. Le mauvais temps dura tout le jour suivant ; le vent s'apaisa pendant la nuit et passa au sud-est. La position du vaisseau était d'autant plus critique, que l'on ne pouvait se fier aux cartes que l'on avait, quoique ce fussent les meilleures connues. Le ciel s'étant éclairci au point du jour, et le soleil se montrant même un peu, l'on se rapprocha de terre ; cependant une grosse houle du sud-est, jointe à la baisse continuelle du baromètre, paraissaient les avant-coureurs d'une bourrasque qui exigeait des précautions à la vue d'une côte inconnue. « A midi les indices de la tempête devinrent plus menaçans. Des lames hautes comme des montagnes arrivaient du sud ; le soleil était pâle et terne : il fut bientôt voilé par les nuages qui arrivaient avec rapidité du sud-est. Le vent qui augmentait à chaque instant, soufflait avec tant de violence à une heure, que nous ne pûmes qu'avec les plus grands efforts et beaucoup de dangers ferler les voiles, parce que les manœuvres, quoique neuves

la plupart, se cassaient à tout moment ; nos matelots, pleins de courage et affrontant hardiment tous les périls, ne cessèrent de travailler que lorsqu'ils les eurent serrées toutes sans qu'une seule fût déchirée. A trois heures après midi la tempête, toujours croissante, avait mis en pièces toutes les voiles de fortune, les seules que nous eussions dehors. Rien n'égalait la furie du vent, ajoute M. de Krusenstern, elle surpassait tout ce que je m'étais figuré d'après les descriptions qu'on m'avait faites des typhons des mers de la Chine et du Japon ; il faudrait la vive imagination d'un poète pour la peindre avec vérité. Comme il était impossible de placer une seule voile de fortune, le vaisseau fut entièrement abandonné aux vagues qui s'élevaient à une hauteur prodigieuse ; je m'attendais à chaque instant à voir tomber les mâts dans la mer. L'abaissement du baromètre indiquait l'état de l'atmosphère. Le mercure, qui à midi était à vingt-neuf pouces trois lignes, tomba si brusquement, qu'à cinq heures il avait entièrement disparu sous l'échelle, de sorte que nous ne pûmes voir l'effet des secousses que l'instrument éprouvait. Il est vraisemblable que le mercure était descendu à 27 pouces et même au-dessous, puisqu'il n'a reparu qu'au bout de trois heures.

« Je ne craignais rien pour le vaisseau tant



que les mâts resteraient en place ; mais nous étions menacés d'un bien plus grand danger ; le vent qui soufflait de l'est-sud-est , nous poussait directement sur la côte qui n'est pas très-éloignée : j'estimais que nous n'avions que jusqu'à minuit tout au plus à parcourir l'espace qui nous en séparait. Le moindre choc contre le fond aurait mis le vaisseau en pièces ; et la mer était si grosse qu'il ne se serait pas sauvé un seul homme, notre salut dépendait d'un changement de vent. Heureusement à huit heures du soir il sauta tout-à-coup de l'est-sud-est à l'ouest-sud-ouest , et nous fûmes hors de danger : mais dans ce changement subit une lame frappa l'arrière du vaisseau avec tant de violence qu'elle emporta une partie de la galerie et inonda la chambre de trois pieds d'eau ; la plupart de mes cartes et de mes livres furent gâtés. Ce moment critique avait été précédé d'un calme qui , grâce à Dieu , ne dura que quelques minutes : nous en profitâmes pour placer une voile de fortune, afin de soutenir un peu le vaisseau contre le vent ; elle était à peine déployée qu'il souffla de nouveau avec violence. A dix heures il sembla s'affaiblir un peu , et à notre grande satisfaction le mercure se remontra. Nous en conclûmes que la tempête ne recommencerait plus avec la même fureur. Effectivement à minuit elle avait diminué , quoique le vent

soufflât toujours avec la même force ; c'était ce que nous pouvions désirer de mieux : car si après avoir changé il eût faibli , l'agitation des vagues n'eût pas pu s'apaiser si promptement , et nos mâts eussent été exposés à un danger plus grand qu'auparavant. »

« A cette tourmente succéda un très-beau jour qui permit de remettre tout en ordre. En avançant au milieu des îles , on rencontra un grand nombre de jonques japonaises qui allaient et venaient dans différentes directions ; elles ne s'approchaient pas assez des Russes pour qu'ils pussent leur parler, elles s'en éloignaient au contraire avec le plus grand soin : on leur faisait des signaux ; les Japonais qui étaient à bord leur adressaient la parole ; tout fut inutile. Comme il est sévèrement interdit à cette nation d'avoir aucune communication avec les étrangers , et même de répondre à leurs questions les plus indifférentes , on ne voulut pas les exposer plus long-temps à se compromettre , mais on ne put s'empêcher d'admirer leur force d'abnégation. »

Cependant un bateau pêcheur que l'on aperçut le 7 à la pointe du jour fut plus hardi. « On lui fit signe d'approcher , dit M. Langsdorf ; les hommes qui le montaient étaient nus, à l'exception d'une ceinture autour des reins et d'une bande de toile autour de la tête ; ils en usaient